



**HAL**  
open science

## Bagdad 1921-1937: entre tutelle coloniale et souveraineté nationale

Caecilia Pieri

► **To cite this version:**

Caecilia Pieri. Bagdad 1921-1937: entre tutelle coloniale et souveraineté nationale. Marc Pabois, Bernard Toulhier. Architecture coloniale et patrimoine: expériences européennes, Somogy- Institut national du Patrimoine, pp.184-191, 2006, 2-85056-975-5. halshs-00941238

**HAL Id: halshs-00941238**

**<https://shs.hal.science/halshs-00941238>**

Submitted on 5 Feb 2014

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



Fig. 1. Bagdad (Irak), quartier Alwaziya, demeure bourgeoise, 1933 : façade donnant sur la rue, jardin à l'arrière, plan centré autour d'un hall couvert circulaire, décor composite en brique.

## Bagdad 1921-1937 : entre tutelle coloniale et souveraineté nationale

### Un contexte politique ambigu

#### L'état des lieux en 1921

Capitale d'un État nouvellement créé en plusieurs phases agitées entre 1920 et 1921, Bagdad voit son paysage urbain et architectural se transformer de manière radicale en une quinzaine d'années, alors que les jalons d'une identité nationale se mettent en place dans un contexte initial de type quasi colonial (fig. 1)<sup>1</sup>. Or, les rapports entre construction urbaine et construction nationale – étroitement liées, l'architecture et l'urbanisme étant à la fois vecteurs et miroirs du pouvoir, leviers de l'économie et instruments de contrôle social, voire sociétal – se présentent pour l'Irak dans une configuration analogue à celle d'autres pays subissant de plein fouet les contrecoups du démantèlement de l'Empire ottoman.

Du côté de la puissance mandataire européenne, se posent les questions de savoir comment traduire sur le terrain la visée colonisatrice et comment créer l'identité visuelle d'un pouvoir occidental en territoire oriental<sup>1</sup>. Quel usage faire, concrètement et symboliquement, d'un paysage urbain quand on a pour enjeu de bâtir, au sens propre et au sens figuré, une politique en territoire colonisé ? Et, du côté du pays « protégé », quelles sont les figures, s'il y en a, de l'appropriation de l'urbain et du bâti par les structures locales – professionnelles, institutionnelles, intellectuelles ?

Mars 1917. Lorsque les Britanniques pénètrent en vainqueurs dans Bagdad, la Grande-Bretagne est déjà présente en Irak depuis plusieurs décennies<sup>2</sup> : nœud vital sur la route terrestre des Indes, l'Irak lui permet de contrôler l'accès à son empire. Au grand mécontentement des Arabes, les Européens ont tenté à plusieurs reprises depuis 1916 de soumettre la région<sup>3</sup> ; Fayçal I<sup>er</sup>, hachémite d'Arabie, proclamé roi de Syrie, d'Irak dans la foulée d'une révolte nationaliste en 1920, mais déposé par le général Gouraud, est élu l'année suivante roi d'Irak par un gouvernement provisoire mis en place par les Anglais ; c'est pourquoi l'année 1921 est la date communément admise pour le début de l'ère nationale en Irak.

La situation est cependant loin d'être claire. En vertu du traité d'alliance bilatérale signé le 10 octobre 1922, l'Irak, monarchie constitutionnelle, est un État souverain et indépendant<sup>4</sup>. Mais « le droit de regard de la Grande-Bretagne sur

les affaires internes de l'Irak est considérable ; le représentant anglais, entouré de fonctionnaires anglais, apparaît comme le conseiller permanent du roi de l'Irak. Toutes les questions d'ordre gouvernemental, administratif, militaire et financier sont réglées par accord entre les deux parties, en fait par la volonté du représentant britannique<sup>5</sup>. De ce fait, pendant plus de quinze ans, l'organisation de la politique urbaine à Bagdad ne sera guère qu'un décalque de cette structure politique.

#### L'héritage de la ville ottomane

À leur arrivée, les Britanniques découvrent une ville dont la physionomie n'a guère changé depuis un siècle<sup>6</sup>, à l'exception du tracé, en 1915-1917, d'une seule rue large, parallèle au Tigre, la « New street » (actuelle rue Rachid). La ville qui, pour l'essentiel, demeure contenue dans l'emprise de l'enceinte abbasside sous le nom de Rusafa<sup>7</sup>, présente un urbanisme dense de « médina » traditionnelle à trame serrée en *zuqaq*, dont l'élément de base est la maison appelée à Bagdad « maison à *shanashil* », du nom de l'oriel construit en façade en encorbellement<sup>8</sup>. Cet habitat reprend les grands principes de la maison à cour centrale (*hosh*), et notamment ces deux espaces essentiels dans la vie bagdadienne que sont la cave (*serdab*) pour la sieste, et le toit-terrasse ceint d'un parapet d'environ 1,60 m de hauteur, où l'on dort l'été<sup>9</sup>. Si le décor intérieur est éclectique<sup>10</sup>, le décor extérieur, lui, en brique monochrome, est d'une virtuosité exceptionnelle, due à l'expérience originale d'un savoir-faire millénaire : à Bagdad, la brique est sculpture tout autant que structure.

### La ville « transitionnelle » des Britanniques

#### Une politique urbaine interventionniste

Dès leur arrivée aux commandes du pays, les Britanniques mettent en place une véritable politique étrangère en architecture et en urbanisme<sup>11</sup>, avec le dispositif institutionnel correspondant (fig. 2a, b et c). Ils vont chercher à s'assurer le contrôle du terrain, notamment au moyen d'un urbanisme qui va à la fois plier la ville à leurs principes de fonctionnement et la moderniser ; par l'architecture – choix des pro-

#### Caecilia Pieri

Doctorante, *École des hautes études en sciences sociales, Paris, Amma, Ahlia University, Jordanie*

\* Voir bibliographie générale en fin d'ouvrage ; voir en outre, pour cet article, les notes bibliographiques figurant à la fin du texte.

<sup>1</sup> J'emprunte cette formule à un article sur la carrière de J. M. Wilson (cf. P. Lavagne, *op. cit.* note \* en fin d'article) par Pauline Lavagne d'Ortigue, qui prépare une thèse passionnante sur l'histoire des villes de l'Anglo-Iranian Oil Company (1901-1951) à l'université de Lille III.

<sup>2</sup> Elle s'est arrogé en 1861 l'exclusivité de la navigation fluviale et représente à elle seule, en 1912, 33 pour cent des exportations et 52 pour cent des importations commerciales. Chiffres : Nolde 1934.

<sup>3</sup> Les accords Sykes-Picot, qui prévoient que les puissances européennes « conservent le droit, avec l'État ou la Confédération arabe, d'établir telle administration directe ou indirecte ou tel contrôle qui leur sembleraient adéquats », préfigurent une annexion à peine déguisée – la France convoitant Syrie et Liban, et la Grande-Bretagne, Mésopotamie et Palestine. Inappliqués, ils renaissent en 1920 avec le traité de Sèvres puis la conférence de San Remo. Cf. *ibid.*

<sup>4</sup> « Il est extraordinaire de constater combien l'idée même de mandat répugne aux Irakiens », écrit dès 1921 le haut commissaire anglais, qir Percy Cox ; cette ambiguïté inspirera à Gertrude Bell, secrétaire aux Affaires orientales en Irak, une solution idéale... pour les Britanniques : « Un traité négocié librement serait infiniment préférable tout en nous rendant les mains plus libres » (cité in Dauphin 1991, p. 51).

<sup>5</sup> Nolde 1934, p. 85. L'article 4 précise que le futur statut organique du pays ne devra être en rien contraire aux dispositions du traité ; ce dernier prévaut donc sur la Constitution.

<sup>6</sup> Exception faite de la modernisation lancée par le wali ottoman Midhat Pacha. Cf. Ihsan Fethi, « Contemporary architecture in Baghdad : its roots and transition », *Madinat Al Salaam : Baghdad 1979-1983, Process Architecture*, n° 58, Tokyo, 1985.

<sup>7</sup> Fondée en 762 à l'ouest du Tigre, la première « ville ronde » de Bagdad a disparu. Déplacée ensuite à l'est du fleuve et ceinte de murs par les Abbassides, puis les Seljoukides, depuis le XI<sup>e</sup> siècle, elle formait un quadrilatère d'environ 4 x 6 kilomètres de côté, appelé Rusafa, qui ne connut aucune extension jusqu'en 1869.



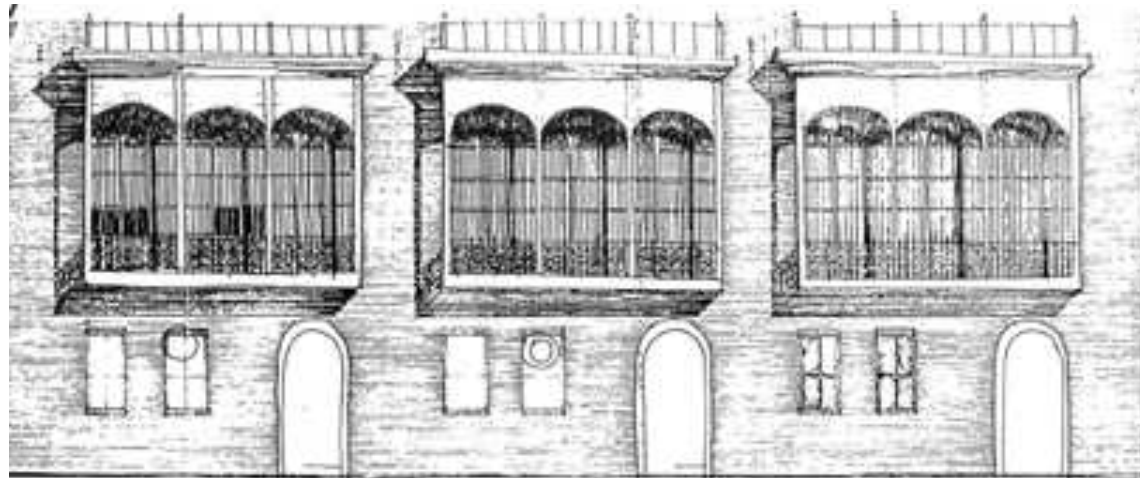


Fig. 2. (a) Bagdad (Irak), une rue dans un quartier en damier, Karrada. (b) Bagdad (Irak) en 1917 (détail) et (c) en 1929 (détail) ; en 1917, l'ancienne enceinte délimite encore la forme de la ville ; en 1929, les zones déjà bâties par les Britanniques (en grisé) ont été gagnées sur palmeraies et vergers (cartes inédites, Londres, National Archives).





Fig. 3. Bagdad (Irak), quartier Battaween, façade transitionnelle type, 1920-1936.  
Dessin K. Al Ashab, 1974 (document inédit).



grammes, conception et style des bâtiments –, ils affichent les signes d'une culture et, partant, d'un pouvoir dont ils gardent la maîtrise. Pour autant, la situation est délicate, car l'Irak n'est pas l'Inde et l'Angleterre n'y est pas directement colonisatrice. « Il s'agit d'asseoir l'autorité britannique dans le cadre d'un pays appelé à devenir pleinement souverain, en vertu de l'accord anglo-irakien de 1922. Le rôle de l'architecture [et de l'urbanisme] dans la mise en place de la monarchie irakienne sous mandat est capital : afficher la nouvelle donne institutionnelle et politique<sup>12</sup>. »

Parmi les nouvelles institutions, les Anglais créent dès l'année 1921 un Directorate puis un Department of Public Works, lequel intègre bientôt celui des Transports, une Engineering Section au sein de l'appareil d'État (ministère de l'Éducation) et de la collectivité locale (la municipalité), et une direction des Chemins de fer (Railway Authority). La même année,

un poste d'architecte du gouvernement est mis en place pour assister le directeur des Travaux publics : c'est à lui que se trouve dévolue la responsabilité de concevoir et de mettre en œuvre les besoins du nouvel État. Le premier architecte du gouvernement dès la fin de l'année 1921, James Mollison Wilson (1887-1965), a été l'assistant d'Edwin Lutyens à New Delhi en 1912. Avec H. C. Mason (1892-1960) et avec le capitaine Turner, ces trois architectes ont en commun d'avoir travaillé dans l'armée des Indes avant et pendant la guerre, ce qui leur confère une triple expérience professionnelle : la technicité de certains programmes (ouvrages de génie), le maniement de la brique, qui complète leur propre maîtrise acquise en Angleterre, la conception d'architectures climatiques en pays chaud. Or, à l'exception du département des Awqaf, qui gère les biens dépendant des communautés religieuses et qui est confié à l'Irakien Mohammad Ali Fadal, tous

<sup>8</sup> Selon I. Fethi, le mot provient du persan *shah* et *nashin* et signifie le « siège du roi » parce qu'il est réservé, dans la pièce de réception donnant sur la rue, à l'hôte de marque. Sa fonction première est de corriger la sinuosité du tracé de la rue, donnant ainsi aux pièces de l'étage un espace plus régulier et plus vaste tout en filtrant la lumière quand il est à claire-voie.

<sup>9</sup> Sur les maisons traditionnelles bagdadiennes, voir Subhi Azzawi, « Oriental houses in Baghdad », *Ur*, n°s 1, 2, 3, Londres, 1985, et Ihsan Fethi & John Warren, *Traditional houses in Baghdad*, Worthing, Sussex, Flexiprint Ltd., 1982. C'est un habitat de type « introverti », où les pièces, d'usage indifférencié, sont réparties autour du *hosh* (auquel on accède de la rue par l'*iwan*, une pièce de transition) et divisées entre fonction de réception (*diwan khana*) et privées (*haram*).

<sup>10</sup> Parmi les détails caractéristiques des *ursis* (pièces de réception) : les vitraux à entrelacs de bois et de verre multicolore teinté dans la masse appelé « verre de Bagdad », les lambris, les plafonds à incrustations de miroirs et médaillons centraux en marqueteries de bois polychrome. Cf. *ibid.*

<sup>11</sup> « Foreign policy in architecture » : cf. Sultani, « Architecture in Iraq between the Two World Wars », *Ur*, n°s 2-3, 1982, p. 99 sq.

<sup>12</sup> P. Lavagne, *op. cit.* note \*.





Fig. 4. Bagdad (Irak), Wilson, université Al-Il-Bayt, 1921-1923.

(a) Détail du plan de masse daté du 29 mars 1922 et signé « Wilson, Government Architect » (document inédit, Londres, National Archives).

(b, c) Détails de la galerie nord et de la façade sud : croisement des références européennes (volumes, structures) et orientales (décor).

les secteurs cités seront dirigés sans interruption par des Britanniques de 1921 à 1936<sup>13</sup>.

#### Nouvelles configurations urbaines

Vers la fin de la décennie apparaissent les premières rues droites autour de lieux d'accès stratégique (l'ambassade dans le quartier Sinak à l'intérieur de Rusafa, et... le premier club, situé en dehors afin de servir aussi de golf, dans le quartier Alwiya), puis sur des aires auparavant cultivées en potagers ou en vergers. Transplantation d'un urbanisme à l'européenne, cette nouvelle trame urbaine en damier, adaptée à la néces-

sité moderne de la circulation des voitures à cheval, signe le véritable coup d'envoi de l'extension bâtie *extra muros* qui dessinera une ville fonctionnelle avec ses rues droites, ses carrefours, son parcellaire régulier et ses espaces verts.

Dans ces nouvelles rues droites, les logements collectifs sont mitoyens, en brique et pans de bois. Ils conservent la structure et l'essentiel de la maison traditionnelle avec *hosh*, *serdab* et toit-terrasse ; en revanche, les premiers éléments transitionnels apparaissent : le *shanashil*, n'ayant plus de raison d'être dans un tracé rectiligne, se transforme en *verandah* – balcon à colonnettes de bois –, des ouvertures sont percées en façade (fig. 3).

L'autre innovation réside dans les premiers lotissements en bande de maisons individuelles de plain-pied, en brique, destinées à la nouvelle classe moyenne : petits fonctionnaires, commerçants, artisans. Leur plan, identique, est centré autour d'une cour ou d'un hall couvert ; l*iwan* devient simple couloir d'entrée ; les premiers éléments fabriqués en série font leur apparition (balcons et ferronneries). Seuls le fronton et la forme des portes, placées en retrait dans une façade profonde pour protéger du soleil, varient dans le décor.

<sup>13</sup> Sur l'architecture britannique entre les deux guerres mondiales, cf. Sultani, *op. cit.* note 11, et I. Fethi, *op. cit.* note 6.



### L'architecture publique comme stratégie

Les Britanniques ont introduit en Irak des programmes qui n'existaient pas dans la ville ottomane. Outre l'apport de quelques monuments symboliques<sup>14</sup>, leur politique s'appuie sur des équipements dont la réalisation se veut à la fois support d'image pour ce royaume créé sous tutelle et modèle pour une modernisation institutionnelle, fonctionnelle, économique, sociale et même éducative du pays. Dans les villes-clés pour l'économie – Bassora, Kirkouk, Bagdad – apparaissent ponts, hôpitaux militaires, bâtiments industriels, entrepôts, etc., de même que des postes et des aéroports qui assurent les liaisons de l'empire, ainsi que des clubs, « institutions » éminemment britanniques et officieusement stratégiques, enfin des établissements d'enseignement<sup>15</sup>. Modernisation et volonté de maîtrise culturelle s'illustrent dans l'université Al Il-Bayt, construite par Wilson, Mason et Turner entre 1921 et 1923 et inaugurée en 1924 dans le quartier Aadhamiya<sup>16</sup> (dont il semble que Wilson ait projeté le nouveau plan en 1924). Le programme initial prévoyait six facultés autour d'un *central block* regroupant administration, services, salle de réunions, bibliothèque, musée, gymnase, ainsi que des logements pour étudiants et d'autres pour les enseignants, séparés par des jardins<sup>17</sup>. Dans son prérapport, Wilson évoque « l'extraordinaire influence de l'architecture sur la vie publique et en particulier sur l'éducation. L'Irak a été le berceau d'un certain style d'architecture qui a influencé la civilisation tout entière ; mais les circonstances actuelles requièrent un style de bâtiment qui, nous l'espérons, doit intégrer le meilleur de la tradition décorative. Il

est également prévu d'utiliser les matériaux de construction disponibles sur place de sorte que ce qui est construit puisse donner réellement lieu à une renaissance arabe ».

Ce *university campus* à l'anglaise tranche radicalement avec l'école coranique, aux salles de classe réparties autour d'une cour centrale. Le plan et la volumétrie du seul collège finalement réalisé empruntent leur typologie et leurs proportions à la Renaissance italienne ; certains éléments sont fabriqués sur mesure et importés d'Angleterre, comme les fenêtres à double châssis en bois et en acier ; en revanche, le décor en brique se réfère directement à la grande tradition bagdadienne de l'ornementation architecturale telle qu'on la retrouve par exemple dans les décors tapissants de la Mustansiriya, université abbasside du XIII<sup>e</sup> siècle. L'université Al Il-Bayt apparaît de ce fait comme l'expression réussie d'un syncrétisme qui concilie la modernité d'un programme et la tradition de deux classicismes au service d'un nouvel essor académique et intellectuel (fig. 4).

À ce propos, on soulignera l'importance de deux éléments dans la réalisation de cette symbiose : la brique, qui assure une unité spatio-temporelle du fait d'un usage continu par-delà la géographie – de l'Angleterre à l'Irak en passant par l'Inde – et par-delà l'histoire – de l'Antiquité assyrienne à l'époque moderne. Les *ustâ* ensuite, ces maîtres maçons bagdadiens, avec lesquels les architectes britanniques travaillent en étroite collaboration. Héritiers d'un savoir-faire plus que millénaire en matière du travail de la brique, ils la manient, avec une virtuosité remarquable, en tant que décor ; entrepreneurs, maçons, artistes, ils jouent un rôle primordial dans l'exécution, la définition formelle et le caractère stylistique propres à cette architecture.

Fig. 5. (a, b) Bagdad (Irak), quartier Waziriya, « cottages urbains » de plain-pied, en brique, de style éclectique, à plan centré et jardiné, années 1930.

<sup>14</sup> Statue du général Maude, bâtiments officiels investis d'une identité visuelle ambivalente évoquée plus haut.

<sup>15</sup> À Bagdad, notamment Markaziya Secondary School for Boys, 1927, l'école des Sœurs chaldéennes, Rahibat School, un College of Medicine. Il semble qu'en Irak les Britanniques aient œuvré très tôt à un véritable plan d'ensemble pour l'éducation, cf. plus loin le rapport de Wilson sur l'université Al Il Bayt.

<sup>16</sup> Cf. Sultani, *op. cit.* note 11, p. 100-101, qui cite le texte programmatique de Wilson.

<sup>17</sup> Sur le plan de masse daté du 29 mars 1922 et signé de Wilson en tant qu'architecte du gouvernement (Public Works Department) figurent, de part et d'autre du *central block*, des facultés de théologie (construite), pédagogie, sciences, médecine, ingénierie, droit, quatre résidences étudiantes et deux pour les enseignants et un gymnase (document inédit, Londres).

Fig. 6. Bagdad (Irak). (a) Maison des années 1930, quartier Karrada. (b) Maison Mumayiz, quartier Wasiriya, années 1930. (c) Maison rue Haïfa, quartier Karkh, 1937. (d) Maison Juburi, quartier Alwaziya, 1935.

Éclectisme stylistique et virtuosité du décor en brique : arcs outrepassés, en plein cintre ou surbaissés, balustrade néomédiévale, parapet à fronton néobaroque et claires-voies traditionnelles sur le toit, pilastres néo-ioniques ou composites ; la brique est travaillée au moule, en bas relief ou en sculpture directe ; les ferronneries sont anglaises.

<sup>18</sup> L'article 5 dudit traité précise : « L'Irak s'engage au maintien et à la protection en toutes circonstances des communications essentielles à l'empire ; il doit en outre accorder toutes les facilités pour le mouvement des forces britanniques à travers son territoire et mettre à leur disposition l'usage de ses routes, chemins de fer, voies fluviales, ports et aéroports » (cf. E. Nolde, *op. cit.* note \*, p. 225-226).

<sup>19</sup> *Ibid.*, p. 235 : « La création de l'Irak, son histoire de 1922 à 1932, n'est qu'un épisode du développement de l'impérialisme britannique et de la monopolisation au profit de l'Angleterre des principales routes mondiales. »

<sup>20</sup> G. Scelle, *Cours de droit international public*, Paris, 1948, cité dans J. Dauphin, *op. cit.* note \*, p. 52.

<sup>21</sup> J. H. G. Lebon, « Site et développement moderne de Bagdad », *Bulletin de la Société géographique d'Égypte*, vol. XXIX, 1956, p. 7-32, autour d'une carte (approximative) reproduite dans Fayed Al Beiruti, *Évolution de la structure des maisons à Bagdad au XX<sup>e</sup> siècle*, thèse de Ph. D., université de Bagdad, 1988 (en arabe). Cf. aussi Khalis Al Ashab, *The urban geography of modern Baghdad*, thèse de Ph. D., Newcastle, 1974, p. 266 sq. : la population serait passée de 200 000 habitants en 1920 à 750 800 en 1936, et les permis de construire de 1 200 entre 1926 et 1930 à 3 879 entre 1930 et 1936.

<sup>22</sup> Henry Laurens, « Introduction », *Paix et guerre au Moyen-Orient*, Paris, Armand Colin, 1999, p. 12 sq.

<sup>23</sup> K. Al. Ashab, *op. cit.* note 21, p. 258.

<sup>24</sup> La plupart de ces maisons conservent le ventilateur central d'époque.

<sup>25</sup> Mentionné dans le contrat original de la maison Juburi (29 juillet 1934, inédit).

<sup>26</sup> L'implantation d'ensemble du monument sur le site reprend par ailleurs celle du palais du vice-roi à New Delhi par Edwin Lutyens, inauguré en 1932 et référence incontournable à l'époque.

<sup>27</sup> K. A. Ashab, *op. cit.* note 21, p. 260, et I. Fethi, *op. cit.* note 6, p. xxx.

## Construction urbaine, construction nationale ?

### Une décennie capitale

Un nouveau traité bilatéral d'alliance (30 juin 1930) avait fait de l'Irak un État indépendant doté d'une personnalité juridique internationale et de frontières fixes. Toutefois, la question soulevée à l'époque était la suivante : l'Irak « est-il le maître absolu de son territoire et sur son territoire<sup>18</sup> » ? En effet, malgré l'indépendance (le pays entre à la Société des Nations le 3 octobre 1932), malgré le droit de battre monnaie (1933), ce traité ne sera pas renégocié après l'indépendance : l'ambiguïté des relations entre les deux pays est donc loin d'être levée<sup>19</sup>. Au plan juridique et sur le terrain, la situation pourrait se résumer ainsi : « Cette pratique du "traité" entre tuteur et pupille, bien qu'ayant été entérinée par le conseil de la SDN, est inacceptable. Elle libère les intéressés de l'intervention réglementaire de la communauté internationale et permet toutes les collusions. Elle fait rétrograder l'institution aux errements du protectorat<sup>20</sup>. »

Bagdad va néanmoins se métamorphoser au cours de cette décennie capitale pour l'Irak, car c'est à cette période que l'on assiste à un véritable essor de la construction lié à de multiples facteurs<sup>21</sup> : l'arrêt de la colonisation rurale et la sédentarisation des nomades provoquent les premières vagues d'immigration rurale en ville, tandis que les enfants des notables ruraux accèdent à l'éducation en ville<sup>22</sup> ; les premières retombées de l'exploitation du pétrole (1927) se font sentir et favorisent l'enrichissement d'une classe moyenne alphabétisée – notamment du personnel qui gravite autour d'un appareil d'État en pleine expansion –, ainsi que l'opulence de catégories socioprofessionnelles partie prenante au premier chef de l'essor économique – la bourgeoisie commerçante juive et les hauts fonctionnaires issus de l'aristocratie.

### L'élaboration d'un nouveau style régional

En 1934, l'État promulgue le Road and Building Law, qui définit les normes en matière de taille des parcelles, hauteur des constructions et des clôtures, implantation et distance par rapport à la rue, etc.<sup>23</sup>. De part et d'autre du Tigre, dans des quartiers résidentiels formés en damier ou sur une trame régulée et aérée – Aadhamiya, Alwaziya, Karrada, Karkh, Salhiya... –, apparaît alors sur une grande échelle un habitat modulaire dont l'unité de base est la maison individuelle à jardin clos, et dont les variantes vont constituer un style régional bagdadien caractéristique (fig. 5). Qu'il s'agisse de lotissements ou de pavillons particuliers, les *ustâ* se voient charger de construire et de décorer des maisons en brique pour ces nouvelles bourgeoisies, réparties en deux types essentiels en fonction des moyens du commanditaire : le « cottage urbain » de plain-pied dans un jardin et la grosse demeure bourgeoise à étage dans un véritable jardin. Occupant des parcelles de dimensions identiques, ces « cot-

tages urbains » sont bâtis sur un plan répétitif, qui consacre le passage de la cour centrale au hall central couvert<sup>24</sup> – auquel on accède par un couloir dérivé de l'iwan – et sur lequel donnent de quatre à six pièces ; à l'arrière, des escaliers, intérieurs ou extérieurs, mènent l'un au serdab, l'autre au toit. Le décor apporte en revanche d'innombrables variantes au module, conférant à chaque maison son style et son caractère propres d'exemplaire unique en jouant sur la combinatoire des formes, le métissage des références (carrelages de ciment à l'européenne, vitres colorées à la bagdadienne) et la richesse de la sculpture de la brique à motifs plus ou moins orientaux (arabesques, frises géométriques) ou occidentaux (décors végétaux, stylisation). Les demeures bourgeoises à un (plus rarement deux) étage(s) présentent une ornementation tout aussi éclectique, voire hybride. Néovictoriennes, néoclassiques, néomauresque, néovénitiennes, elles se caractérisent par un florilège d'emprunts à des traditions décoratives très diverses : balustres classiques, claires-voies de brique locales, ferronneries anglaises en série, arcs outrepassés, surbaissés, de plein cintre ou en ogive, auvents et pergolas à colonnes ioniques, frises orientales, frontons baroques (fig. 6). En revanche, elles conservent toutes le serdab et le toit plat traditionnels, et surtout, en majorité, le plan centré autour d'une cour ou d'un hall couvert, même lorsque ce plan intègre des éléments fonctionnels très contemporains (le garage pour l'automobile, le logement du chauffeur)<sup>25</sup>.

## 1936, 1937 : prémisses d'une autonomie

### Les germes d'une première stature internationale

L'année 1936 constitue un tournant dans la formation des élites locales, avec le diplôme des deux premiers architectes irakiens formés en Angleterre : Hazim Namiq (1911- ?) à Cardiff et surtout Ahmad Mukhtar (1907-1960) à Liverpool, lequel sera, un an plus tard, le premier irakien à devenir architecte du gouvernement. Pourtant, c'est un Britannique plus expérimenté, G. B. Cooper, qui se voit confier la responsabilité du mausolée élevé à la mémoire de Fayçal I<sup>er</sup>, mort à Berne en 1933. Investi d'une lourde charge en matière d'identité visuelle, ce programme hautement symbolique est un manifeste de syncrétisme entre Orient et Occident, mêlant références islamiques proches et lointaines aux stylisations art déco les plus contemporaines servies par un décor de brique et de céramique émaillée d'une étourdissante virtuosité<sup>26</sup> (fig. 7).

La planification urbaine aborde elle aussi une étape décisive. En décembre 1936, le premier schéma directeur de Bagdad est confié à deux Allemands de Berlin, Brecks et Bronowiener<sup>27</sup>. Il ne sera pas exécuté, mais, en 1937, une longue artère est percée sur 3 kilomètres à travers Rusafa,





parallèlement au Tigre, King Ghazi Street (aujourd'hui Kifah Street). À cette date, on peut considérer l'étape transitionnelle en voie d'être dépassée : le long de King Ghazi se développera en effet par la suite un urbanisme sur pilotis de béton qui traversera le tissu ancien. Quant aux aires nouvelles, la trame régulière y est définitivement adoptée, conférant aux quartiers résidentiels une physionomie de ville-jardin composée d'unités individuelles à la fois répétitives et toutes différentes, sur le mode du thème et de la variation.

#### L'Irak à Paris, ou de la visibilité internationale comme consécration nationale

La présence de l'Irak à l'Exposition internationale des arts et des techniques de Paris, de mai à octobre 1937, consti-

tue une étape-clé dans la représentation d'une nation nouvellement indépendante. L'existence d'un pavillon national va en effet être récupérée pour devenir le symbole d'une affirmation identitaire – même si cette affirmation est tout entière formulée par référence à l'Angleterre, fût-ce pour s'en démarquer –, comme s'il était encore trop tôt pour évacuer intégralement le modèle. « L'architecte du gouvernement chargé de l'élaboration et de la réalisation des plans du pavillon de l'Irak<sup>28</sup> », dont les lauréats français sont Albert Laprade et Léon Bazin, n'est autre que Ahmad Mukhtar, cité plus haut. Or, ce qui fait date est la façon dont les Irakiens perçoivent à la fois l'événement et le pavillon lui-même, les concepts qui guident l'analyse, enfin les termes choisis pour en assurer la communication (fig. 8).

<sup>28</sup> Lettre d'E. Labbé, commissaire général de l'exposition, au commissaire général auprès du gouvernement irakien, 1<sup>er</sup> novembre 1936, Paris, Archives nationales.



Fig. 7. Bagdad (Irak), Cooper, quartier Adhamiya, mausolée de Fayçal I<sup>er</sup>, 1936. Syncrétisme entre tradition monumentale funéraire islamique et stylisation art déco.

La brochure officielle évoque « la synthèse de l'apport de l'Irak à la civilisation [...] une réminiscence des fameux jardins suspendus de Babylone et en même temps un rappel d'une architecture qui s'est propagée au Moyen Âge jusqu'en Espagne », insistant sur « l'immense porte aux vantaux rouges [...] flanquée de deux lions ». Dans ce texte d'un apologétique au demeurant sans surprise, aucun détail n'est laissé au hasard : monumentalité renvoyant à une Antiquité grandiose, référence à un passé prestigieux et à un rayonnement international, tout concourt à servir une rhétorique nationaliste pour ce pays qui, paradoxalement, s'affirme jeune et tient à se frayer une place autonome dans le concert des nations. Plus loin, le texte est davantage explicite encore :

« Dans quelques jours, pour la première fois dans les annales des expositions internationales, un nouveau pays prendra place parmi les nations mondiales et ouvrira les portes de son pavillon à des visiteurs dont le plus grand nombre ne connaît même pas le nom Irak. C'est un pays très jeune encore, mais plein d'avenir et possédant des ressources considérables. L'Irak (ou Iraq en anglais) est le nom moderne donné à la Mésopotamie biblique, le "pays des deux fleuves" qui fut le berceau de la civilisation humaine et qui est dans tous les cas mieux connu, en Europe, que celui du royaume actuel [...]. On a très souvent tendance à confondre l'Irak avec l'Iran, son voisin limitrophe, avec lequel il n'a pourtant rien de commun. *On croit également, en France surtout, que l'Irak est une colonie britannique ou du moins sous la dépendance anglaise, ce qui ne répond pas du tout à la réalité. L'Irak est un pays absolument indépendant, et membre de la SDN ; ses relations avec la Grande-Bretagne sont, certes, des plus cordiales et on ne peut pas nier les liens qui unissent les deux pays*<sup>29</sup>. »

<sup>29</sup> C'est moi qui souligne.

<sup>30</sup> H. Laurens, *op. cit.* note \*, p. 14-18 et 52-55.

Or, le signataire du texte, Charles Anouar Bekhor, « trésorier du comité central officiel pour la propagande de l'Irak à l'Exposition internationale », est pourtant domicilié Ottoman Bank, 26, Throg Morton str., London EC2...

La présence de l'Irak à Paris aux côtés des plus grandes puissances mondiales constitue donc une première ; et dès l'annonce officielle de la participation du pays, la presse locale s'était approprié l'événement pour en souligner la portée symbolique :

« Il s'agit d'un événement d'une importance capitale : il nous faudra rechercher avant tout le style du pavillon que le gouvernement va construire. [...] Notre pavillon devra répondre au goût national de notre pays dans toute l'acception de ce mot, pour que le nom de l'Irak puisse lui être donné. [...] Notre pays renaissant a bien besoin d'une propagande extérieure de large envergure, parce que l'ignorance du monde occidental en ce qui concerne l'Irak est presque totale. Il s'agit de faire connaître aux pays lointains notre souveraineté nationale » (*Al Bilad*, 27 novembre 1936).

Ce qui domine ici, c'est l'image que les Irakiens découvrent de leur propre représentation et qu'ils proclament par-delà la réalité de leur relation à l'Angleterre. Une « nouvelle génération politique émerge dans les années 1930 », qui voit dans le nationalisme arabe « l'instrument de la renaissance de [la] société<sup>30</sup> » ; des expressions comme « notre pays renaissant » (depuis l'indépendance, s'entend) et « notre souveraineté nationale » indiquent que l'on est désormais dans le cas de figure, non plus d'une « renaissance arabe » telle que la définissait seize ans plus tôt le Britannique Wilson, mais d'une renaissance proprement *irakienne* revendiquée comme telle.

## Conclusion

En 1937, la politique urbaine et architecturale à Bagdad est donc dans une situation de relative émancipation par rapport à la tutelle anglaise. La « ville transitionnelle » mise en place au départ par les Britanniques – d'abord à Bagdad, qui concentre tous les enjeux symboliques (même si l'économie est aussi ailleurs : Kirkouk pour le pétrole, Bassora pour l'activité portuaire) – révèle un triple mode d'intervention : transformation, adaptation, symbiose. *Transformation* institutionnelle et fonctionnelle imposée par un pouvoir fort, en créant de toutes pièces les outils de la modernisation d'une ville qui doit répondre à leurs besoins et à leurs marchés, notamment bois et métaux (administrations nouvelles, urbanisme exporté, modernité des programmes et de la conception des bâtiments). *Adaptation* pragmatique sur un plan technique et professionnel, en s'appuyant sur les structures locales et en associant des savoir-faire vernaculaires à leur propre expérience, notamment indienne. *Symbiose* enfin pour ce qui est du style, en mariant subtilement, loin de certaines avant-





gardes européennes déjà « modernistes », la tradition arabe à l'humanisme et au classicisme européens.

Les Anglais ont certes poursuivi leur activité bien après l'indépendance, aussi bien sur des chantiers privés que sur des opérations de prestige<sup>31</sup>. L'un des aspects les plus emblématiques des ambiguïtés de la relation irako-anglaise est d'ailleurs celui du statut des savoirs professionnels en architecture : au moins tant que l'usage de la brique prédomine, le savoir-faire local conserve un statut d'excellence reconnue et d'autonomie d'exécution, mais le savoir académique dans les disciplines modernes est acquis, lui, en Occident<sup>32</sup>. Néanmoins, c'est bien dans les années 1930 que l'expansion de la construction aboutit, sous les effets

conjointes de l'indépendance politique, de l'essor économique et de la modernisation technique, à la production d'un style régional caractéristique – identifiable en tant que tel – et d'un métissage typologique et formel dans un contexte d'urbanisme exporté.

En 1937, pour la première fois dans l'histoire de cet Irak moderne fondé en 1921, les instruments de la politique urbaine et architecturale sont passés des mains de la puissance mandataire à celle de l'élite locale. Ils ne servent plus seulement à traduire sur le terrain l'enjeu implicite d'une tutelle coloniale ou « protectorale » post-ottomane, ils s'exercent désormais, au moins explicitement, au service d'une volonté d'affirmation nationale.

Fig. 8. Laprade et Bazin architectes, Ahmad Mukhtar architecte conseil, pavillon de l'Irak à l'Exposition internationale de Paris, 1937; (a) couverture de la brochure officielle distribuée à l'exposition; (b) intérieur du pavillon.

<sup>31</sup> Notamment Wilson et Mason à la gare internationale de 1947 à 1951, Cooper au Parlement irakien de 1950 à 1952, Philip Hirst pour la Rafidain Bank, 1956.

<sup>32</sup> L'école des beaux-arts est fondée en 1939, mais il faut attendre 1959 pour qu'un département d'architecture soit créé à l'université de Bagdad.

#### Notes bibliographiques :

- Dauphin, Jacques, *Incertain Irak, Portrait d'un royaume avant la tempête*, 1953, Paris, Librairie orientaliste Paul Geuthner, 1991 ;  
 Herzog, Christoph, « Nineteenth Century Baghdad through Ottoman Eyes », in Jens Hanssen et al., *The Empire in the City, Arab Provincial capitals in the Late Ottoman Empire*, Beyrouth, Orient Institute der DMG, 1988-2002 ;  
 Laurens, Henry, *Paix et guerre au Moyen-Orient*, Paris, Armand Colin, 1999 ;  
 Lavagne d'Ortigue, Pauline, « Connaître l'architecture classique et l'urbanisme colonial / Découvrir l'Orient et l'architecture islamique / Rêver d'une ville moderne et synchrétique », in M.-E. Châtelain & I. Gadoïn (dir.), *Rêver d'Orient, Connaître l'Orient*, Lyon, ENS Éditions (à paraître) ;  
 Nolde, Emmanuel, *L'Irak : origine historique et situation internationale*, Paris, Librairie générale de droit et jurisprudence, 1934.

As the capital of a kingdom which had been recently created through several stormy phases (1920-21), Baghdad has its architectural and urban landscape completely transformed over fifteen years, when at the same time the hallmarks of a national identity appear, in a general context which was initially nearly colonial. The tools of urban and architectural policy passed from British hands to local ones, through several

phenomena: new urban patterns imported from the West (the grid-iron one, then the detached or semi-detached one), a public architecture which is the symbol of political stakes and simultaneously of an "Arab Renaissance", a booming housing producing a new regional and specific architectural style by interweaving Western and local schemes, and at last the presence of the Iraqi pavilion at the International Exhibition of Paris.

Finally, in 1937, Baghdadi urban policy and architectural landscape served not only to express on the ground the implicit stakes of a colonial or "protectoral" post-Ottoman tutorship: but they also further affirmed, at least in an explicit way, a new "national" will.